„ On l'appeloit Endymion.
„ La Lune, ſans plus de myſtere,
„ Deſcendoit par fois ſur la terre,
„ Et, le trouvant ſur le gazon,
„ Lui prodiguoit, avec tendreſſe,
„ Mille baiſers de ſa façon. "
Iris ſourit avec fineſſe.
„ Eh! quoi donc? N'eſt ce que cela?
„ Oh! je connois fort ce trait-là.
„ L'autre jour encor, vers la brune,
„ Qu'on me croyoit à la maiſon,
„ Saintval faiſoit l'Endymion,
„ Et puis, moi, je faiſois la Lune. "

Par M. AUGUSTE

LE LUXE.

DIALOGUE entre Timon & Cléon.

C.— C'EST trop! de vos diſcours modérez l'amertume :
Quoi! rien n'eſt bien! ſur tout votre bile s'allume!
T.— Oui : tout choque mes yeux : plus de freins! plus de mœurs!
Des eſclaves par-tout, par-tout des oppreſſeurs!
C.— Eh bien! ſans balancer, faites-vous donc ſauvage;
Habitez les forêts. T.— Ce ſeroit le plus ſage :
Là, du moins la nature, en nous rendant égaux,
Compenſe avec ſageſſe, & les biens & les maux.

Tout peuple eſt vicieux. C.— Eſt-ce ainſi qu'on raiſonne ?

Il vous faudroit peut-être une Lacédémone?

T.— Non, ne me parlez pas de ces Moines armés.

C.— Ce prodige de mœurs, c'eſt vous qui le blâmez ?

Chez eux pourtant, cet or, ce luxe qui vous bleſſe,

Qui, près de l'indigence a placé la richeſſe,

Cette inégalité dans le bien, dans le ſort,

Ce faſte ruineux étoient proſcrits. T.— D'accord!...

Mais, en les proſcrivant, par une loi plus dure,

Licurgue avoit rompu les nœuds de la nature.

J'eſtime la vertu, mais non pas à ce prix.

C.— Athene, au moins... T.— Athene eſt un autre Paris :

Des intrigues, des jeux, des ſpectacles, des fêtes,

Enfin, des cœurs gâtés & de mauvaiſes têtes!

C.— Mais que reprochez-vous à ce tems ſi vanté

Des triomphes de Rome & de ſa pauvreté ;

Ces tems, où des Héros, ſous qui trembloit la terre,

Revenoient le front ceint des palmes de la guerre,

Dans de paiſibles champs reprendre leur ſillon ;

Où le Conſul preſſoit le bœuf de l'aiguillon ;

Où le Triomphateur, au déclin de l'automne,

Au bois de ſa charrue appendoit ſa couronne ;

Où les chaſtes moitiés de ces Pâtres guerriers,

Veilloient ſur leurs troupeaux, à l'ombre des lauriers ?

T.— Prodiges de grandeur! ô jours brillans de Rome!

Son premier citoyen faiſoit gloire d'être homme.

Que ce tems fut rapide! En proie à mille excès,

Elle ſouffrit bientôt, qu'un impudent Verrès,

Bercé nonchalament dans ſa molle litiere,

Fléau des nations, riche de leur miſere,

Aux yeux de tout un Peuple étalât leurs débris :
Ennemi de ſon nom, je le voue au mépris.
Célébrez cette Rome opulente & perdue :
Cette fauſſe ſplendeur n'éblouit point ma vue.
Admirez de ſes arts les chefs-d'œuvres divers ;
Des complaiſans d'Octave, applaudiſſez les vers.
Allez, & partagez dans votre abſurde ivreſſe,
Du cirque enſanglanté la féroce allégreſſe :
Voyez des Rois vaincus, gémiſſant dans les fers,
Les Céſars, de leur ſceptre écraſant l'univers ;
Portez-leur votre encens : ils excitent ma haine :
Je pleure, avec Caton, la liberté Romaine.
C. — Du ſiecle où nous vivons, rapprochons-nous enfin.
Seriez-vous plus heureux d'être né ſous Pépin ;
De partager encor l'âtre noir & gothique,
Et les ſieges de bois de la nobleſſe antique ?
T. — Non, les ſerfs, les brigands ne ſont point de mon goût.
C. — En quel tems vous placer ? pour moi : je ſuis à bout.
Croyez-moi, ſatisfaits du pays où nous ſommes,
Aimons notre Patrie, & chériſſons les hommes :
Tranquille, eſpérez tout des vertus d'un bon Roi ;
Demeurez parmi nous. T. — Reſter ici ? moi, moi !
Parmi ce peuple vain, rampant, foible, imbécile,
Qu'on dit civiliſé, quand il n'eſt que ſervile ;
Lui, qui met à l'encan, juſtice, humanité ;
Dont le luxe ſoumet à la vénalité
Des charges de l'Etat le terrible exercice !
Que cet abus de l'or, que l'or même périſſe !
C'eſt de-là, c'eſt ſur-tout de l'excès des honneurs,

Prodigués ſans meſure à des hommes ſans mœurs,
Que dérive à jamais le mal qui nous oppreſſe.
Dès que tout fut poſſible à l'injuſte richeſſe,
Si l'homme fit des vœux, ce fut pour un tréſor:
Par-tout on entendit ce cri : *de l'or, de l'or!*
La vertu ne fut rien : plus d'honneur, de décence!
Le mérite avili reſta ſans récompenſe;
Dans la ſociété, tout ſe vit confondu,
Les dignités, les rangs, le vice, la vertu;
La ville engloutit tout, & perdit la campagne.
Plutus, alors, Plutus, que le vice accompagne,
A ſes autels pompeux, vit ramper l'univers,
Et Cérès, en langueur, pleura ſur des déſerts :
La triſte pauvreté de mépris fut couverte;
Et pour fuir ce mépris, on courut à ſa perte.
Ah! dites avec moi : maudit ſoit le premier
Qui rendit ainſi l'or, le Dieu d'un peuple entier;
Le premier, dont l'eſprit ignorant ou coupable,
Créa des Exacteurs la race déteſtable;
Qui dit au citoyen : de l'or! & tu ſeras
Noble, juge, guerrier, tout ce que tu voudras!
Dès-lors on oublia la ſource de ſon être;
On voulut être riche, ou du moins le paroître.
Des lambris ſompteux de l'altier courtiſan,
Le luxe eſt deſcendu juſqu'au ſimple artiſan :
Sa fille, qu'une fleur paroît aux jours de fête,
Du poids des diamans fait incliner ſa tête.
Par-tout on s'avilit; tout s'eſt proſtitué :
Aux moyens d'acquérir, chacun s'eſt dévoué;
Honnêtes, indécens, juſtes ou non, qu'importe?
La barriere eſt rompue, & le torrent l'emporte :
De-là, tant de parens, tant d'amis oubliés;

Tant de noms glorieux, qu'on voit méſalliés :
Et je m'en réjouis... C.--- Que dites-vous ? T.--- Sans doute.
Pour ſuivre un luxe outré, voilà ce qu'il en coûte ;
Par ce luxe effrayant, le riche eſt abîmé !
Le pauvre, qui l'imite, eſt bientôt conſumé.
Point de félicité, que ce mal ne corrompe !
Le bonheur qu'il promet, flate, éblouit, mais trompe ;
Né du ſein du menſonge & de la vanité,
Source de méfiance, il bannit la gaîté.
François, tu ne ris plus ! une morne triſteſſe
Change en un deuil public ton antique alégreſſe.
Voyez ce triſte heureux, ce mortel indolent,
Que l'on traîne, à grands frais, ſous un lambris roulant :
Demain, de créanciers une longue cohorte,
Pour arrêter ſon char, va l'attendre à ſa porte.
C.--- Votre ame, à ce tableau, devroit s'épanouir :
De ce que l'un diſperſe, un autre va jouir,
Et le malheur de l'un, de l'autre eſt la reſſource.
Ces tréſors écoulés remontent vers leur ſource :
Ils vont porter la vie à ce peuple indigent,
Nourrir, ſous d'humbles toits, l'ouvrier diligent,
Animer le travail, exciter l'induſtrie,
Et par mille canaux, féconder la Patrie.
Le luxe éteint, les arts expirent au berceau ;
Praxitele ſommeille, Apelle eſt ſans pinceau :
Et pour qui voulez-vous, ſans ce faſte prodigue,
Qu'à vaincre ſe talent, le talent ſe fatigue ?
T.--- Que m'importent des arts, dont la frivolité
D'un automate oiſif nourrit la vanité,
Si, pour favoriſer leur ſtérile impoſture,
On laiſſe à côté d'eux, languir l'agriculture ?

Qu'importent ces tableaux, ces marbres, ces tapis,
Triſtes amuſemens de vos yeux aſſoupis,
Si de tous ces faux biens, l'ondreuſe abondance,
D'un Etat ſurchargé preſſe la décadence?
Vaine ombre de grandeur, quand la grandeur n'eſt plus!
Que dis-je? eſt-ce à des cœurs amollis, diſſolus,
A ſentir, des beaux-arts, la ſavante magie?
Il faut plus de chaleur, il faut plus d'énergie.
Le goût, avec les mœurs, s'épure & s'ennoblit:
Le goût, avec les mœurs, s'altere & s'aviliit.
O luxe! c'eſt de toi, toi, qu'à tout on préfere,
Que naiſſent parmi nous, la honte & la miſere!
Tous les germes heureux par toi ſont affaiſſés:
La vertu n'eſt qu'un mot; on brille, & c'eſt aſſez.
Plus de pitié! comment plaindroit-il ſon ſemblable,
Le mortel qu'endurcit ſon luxe impitoyable,
Qui, dans ſon opulence eſt ſans ceſſe à l'étroit?
Son orgueil le ruine, & s'il dépenſe, il doit.
D'un ami délaiſſé, l'infortune l'afflige:
De ſa vaine pitié que veut-on qu'il exige?
Les prodigues jamais ne ſeront généreux:
Le Pactole en vain roule & s'épuiſe pour eux;
Tout leur manque: le ſang ne ſe fait plus entendre,
Ce vice éteint en nous le penchant le plus tendre;
Ce deſir ſi touchant de ſe voir reproduit:
La nature eſt trompée & l'amour eſt détruit.
Le riche, encor jaloux d'enfler ſon héritage,
Tremble qu'avec ſon fils ſon fils ne le partage.
Le pauvre, à qui la vie eſt un poids douloureux,
Tremble, dans ſes plaiſirs, de faire un malheureux.
Dans un long célibat, ta fille eſt languiſſante:
Pourquoi, de cette roſe éteinte & pâliſſante,

Pourquoi, pere cruel, détournes-tu les yeux?
J'entends; ſa dot va nuire à ton luxe orgueilleux :
Tu crains que, dans tes biens, elle ne faſſe un vuide;
L'avarice combat, & l'intérêt décide.
Homme vain & cruel, qui ne vis que pour toi,
Quel zele ou quel amour eſperes-tu de moi?
Parens, amis, enfans, tout ſe borne à toi-même.
Eh bien! n'aime que toi : mais n'attends pas qu'on t'aime.
Si l'on s'abaiſſe encore à te louer vivant,
Si quelque vil mortel te flatte en te ſervant,
Quand tu ne ſeras plus, tes héritiers, tes proches,
Livreront ta mémoire à d'éternels reproches:
Comment ta mort, pour eux, ſeroit elle un malheur;
En faiſant ton bien-être, as-tu pris ſoin du leur?
La nature, pour toi, n'a jamais eu de charmes,
Et l'homme perſonnel n'a point droit à ſes larmes.
Quand le tréſor public, ſans retour envahit,
Ces fonds aliénés que le luxe engloutit,
C'eſt alors qu'on peut dire, ô comble de miſere!
Pere, enfans, il n'eſt plus ni d'enfans, ni de pere!
Mes amis, plus d'amis! parens, plus de parens!
L'or produit l'égoïſme, & tous deux des tyrans.
C.— Oui, le luxe a tout fait; je vous crois, & je cede :
Le mal eſt grand; voyons quel en eſt le remede.
T.— Point de remede. C.— Aucun? T.— A force d'y penſer,
J'en vois un. C.— Qui ſeroit? T.— De tout bouleverſer.
C.— Remede affreux! T.— Mais ſûr. C.— Moi, j'en conçois un autre,

Moins dangereux, plus lent, mais plus doux que le vôtre.
T.—Quel eſt-il? C.—Un Roi juſte, éclairé, bienfaiſant;
(Et le Ciel aujourd'hui nous a fait ce préſent:)
Des tréſors de l'Etat économe ſévere,
Au peuple laboureur tendra la main d'un pere;
Dès-lors, plus d'oppreſſeurs, plus de ces amas d'or,
Que le pur ſang du pauvre enfle & groſſit encor!
L'abondance renaît de ſa ſource premiere,
Gagne, & ſe communique ainſi que la lumiere:
S'il reſte encor du luxe, il n'eſt plus dangereux,
C'eſt l'aiſance d'un peuple innocemment heureux.
Je les vois, ces beaux jours, éclairer ma patrie;
Je les vois. T.—Vous voyez de loin! C.—Et je m'écrie;
O Cérès! ô la mere & la reine des arts!
Sur les monceaux d'épis qui couronnent tes chars,
En triomphe amenés, je vais voir reparoître,
Ces arts que l'abondance & la paix font renaître.
T.—Je vous admire! C.—O Rois, arbitres des mortels,
Faites ceſſer la fraude, & briſez ſes autels!
Délivrez nos guérêts du feu qui les embraſe;
Soulagez les hameaux du poids qui les écraſe;
Que l'or cede au mérite, & n'en tienne pas lieu;
Par un culte inſenſé, n'en faites plus un Dieu;
Et ne lui donnez plus la force corruptrice
D'illuſtrer la baſſeſſe & d'ennoblir le vice!
Que ſon vil poſſeſſeur, objet de nos dédains,
Puiſſe avoir des palais, des enclos, des jardins;
Sous les vaſtes lambris, où renaît l'art des Fées,
Qu'il s'enivre & s'endorme, au champ de nos Orphées:

Mais, que ſans les vertus; il ne puiſſe arriver,
Où les ſeules vertus ont droit de s'élever!
T.— Beau roman! Quant à moi, du ſein de l'opulence,
J'ai toujours vu ſortir le vice & l'inſolence.
Des ſages courageux ont fait ce qu'ils ont pu;
Oui, qu'un peuple ſoit riche il ſera corrompu;
Il ſera malheureux. C.— Prouvez. T.— La preuve eſt ſûre:
Le malheur eſt par-tout où n'eſt pas la nature.
C.— Pourquoi? voyez la Chine! T.— Eh! qu'y voir? abrégez.
C.— Des ſages. T.— Des fripons. C.— Des mœurs. T.— Des préjugés.
C.— Des Mandarins zélés. T.— Dites pleins d'artifices;
Aucune vertu mâle, & mille petits vices;
Une épargne chétive, & ſans ceſſe à côté,
Le mal-aiſe! non, non; je n'en ſuis pas tenté.
C.— Où voulez-vous donc vivre? T.— Où? Je vais vous ſurprendre:
Nulle part. C.— Nulle part! T.— Oui, pourrez-vous m'apprendre
Quel pays me convient? C.— Si vous le demandez,
Celui-ci. T.— Quoi! ce monde où je vois... C.— Attendez.

Par M. le Chevalier DE LANGEAC.